

**PAGES
MANQUANTES**

AUX JEUNES

Le Maître est là, et il l'appelle....



VOUS ÊTES JEUNES, pleins de vie et d'ardeur. "A nous l'avenir!" pensez-vous. Attendez : l'avenir n'est pas aux ardents, mais aux persévérants.

Vous avez le talent, les succès, mais l'avenir n'est pas au talent : l'avenir est au travail.

Vous aimez les lettres, les arts, la poésie brillante, l'enivrante musique. Passe-temps que tout cela ! L'avenir est aux calculateurs, aux hommes pratiques.

Vous avez une belle âme, — un peu rêveuse, — un cœur bien vivant : vous serez maître des foules. Attention ! Le marchand de consciences vous guette. L'or du brasseur d'affaires trafiquera de votre plume alerte, de votre parole facile.

Vous aimez la vie, le plaisir. Votre éducation d'enfant choyé vous a fait des nerfs trop sensibles dans un corps trop gracieux. Malheur ! la passion vous aura flétris avant que vous n'avez mûri.

Vous êtes jeunes, c'est plein de promesses ! mais vous vieillirez trop tôt ; quelle tris tesse ! Pourtant l'heure d'agir est venue : que tardez-vous ?

Oui, il faut agir ; voici l'heure du progrès. Quelles larges perspectives s'ouvrent devant vos talents ! Prenez votre place, jeunes travailleurs de la tête ou des bras. Le travail est un devoir, mais plus encore un besoin, quand le cœur est fort et le sang généreux.

Oui, il faut agir, car c'est l'heure aussi de la cupidité. Oh ! si vous faisiez pour le bien ce que d'autres font pour l'or ! Qu'il vous faudra du courage pour rester honnêtes ! Mais c'est là, malgré tout, le vrai moyen d'influence.

Oui, il faut agir, car c'est l'heure de la vie facile. Malheur à vous si votre cœur est trop faible ! Vous ne vendrez pas votre conscience, j'espère bien ; mais comme on saura exploiter votre amour du plaisir ! Hélas ! vous n'avez guère appris à contenir votre cœur et à dompter vos sens.

Oui, il faut agir. Il faut garder sa foi bien vive ; c'est l'heure des ténèbres et du doute. Il faut garder toute la force de sa volonté, c'est l'heure de la lutte ; toute la pureté de son cœur, c'est l'heure des folles joies et des honteuses faillites.

Il faut agir : on a tant besoin de vous, si vous avez une âme fortement trempée de sobriété, de chasteté, de travail. L'industrie, la science, les arts, réclament de vous tout ce qu'il y a de forces contenues et puissantes dans la vertu chrétienne. Laissez rire les libertins qui voudraient vous corrompre, parce qu'ils vous redoutent. Ils tremblent déjà devant vous, impuissants qu'ils sont à rien faire d'honnête et de durable.

Que tardez-vous ? Ce n'est pas le talent qui vous manque, c'est le vouloir. Vous êtes jeunes et vous avez déjà trop vécu. Vous êtes blasés. Quelle pitié ! quand il y a tant à faire et que le bien appelle toutes les énergies.

Que tardez-vous ? Ecoutez plutôt. Votre patrie vous convie, vous, les jeunes. Vous êtes encore loyaux et désintéressés, renversez donc ce règne de l'argent aussi cupide que vénal.

Que tardez-vous ? l'Église vous appelle, âmes éprises d'idéal et de pureté. Venez à l'assaut de ce monde égoïste et jouisseur.

Auriez-vous peur, parce que vous êtes pauvres et que la science coûte encore trop ? Bienheureuse la pauvreté, car elle est mère du sacrifice qui ne sait compter, de l'énergie qui ne sait douter.

Auriez-vous peur de votre faiblesse ? C'est vrai que ce siècle amolli vous a peu trempé pour la vie, et le choc sera rude. Allez toujours ! ce ne sont pas ceux qui jouissent, mais ceux qui souffrent, qui triomphent.

Auriez-vous peur du monde ? Il a pour lui tous les moyens : l'argent, l'influence, le plaisir. Néant que tout cela ! Le monde est jugé. Il a suffi de douze pécheurs pour le renverser dans toute sa puissance, et vous êtes des milliers.

Auriez-vous peur de vos fautes ? Vous êtes jeunes et vous avez déjà tant failli. Oh ! je sais ; mais “ l’amour est plus fort que la mort ”, et le repentir c’est l’amour, l’amour de Dieu vainqueur du péché.

Vous avez peur de la souffrance et du sacrifice. Vous avez peur du travail solitaire, de cette vie énergique et féconde d’une âme chaste dans un corps mortifié. Allons donc ! Vous savez bien pourtant que rien de grand, que rien d’utile, n’a été fait en ce monde qu’à ce prix-là.

Auriez-vous peur de Dieu ? Cela se pourrait bien ! A force de céder, à l’heure des tentations, vous aurez fini par douter de Lui. C’est trop naturel ! Vous ne seriez pas les premiers que la passion à détournés de la foi. Prenez garde ! Vous serez vite devenus les transfuges du mal, ses pires ouvriers, peut-être.

Auriez-vous peur de vous donner à Dieu ? Hélas ! l’ennemi vous a trop bien jugés. Il a su d’avance ce que vous pourriez donner, âmes généreuses et cœurs d’élite. Il s’est donc rué sur vous, de toute sa jalousie si perspicace à prévoir et si savante à pervertir. Il a dévasté votre âme et flétri votre cœur. Oh ! revenez donc bien vite au Dieu de votre jeunesse, la joie si pure de votre première Communion.

Ne craignez rien ! C’est Lui qui vous appelle, c’est Lui qui vous attend.

Vous avez soif du repos, dans ce monde troublé, venez à Lui, dans la paix.

Vous avez soif de pureté. C’en est trop, n’est-ce, pas de l’amer calice où vos lèvres dégoutées ont assez bu ? Venez boire au Sang Rédempteur.

Vous avez soif de justice dans ce monde malhonnête et séducteur. Désillusionnés et meurtris, venez à la miséricorde de Dieu, à son Cœur aussi loyal que généreux.

Vous avez soif d’action, de dévouement. Vous cherchez le vrai, l’utile, le beau. C’est vrai que sa parole féconde a semé tout cela sur le monde. Et sa parole ne passera pas, malgré tant de problèmes insolubles, malgré toutes “ les banqueroutes de la science ”. Venez travailler aux intérêts éternels du Roi immortel des siècles. Il est la voie, la vérité, la vie.

Vous avez soif d’amour, malgré que votre cœur déçu prétend ne plus croire à l’amour. Venez alors au Dieu tou-

jours Jeune. Son impérissable et tout puissant amour vous refera un cœur nouveau, une âme toujours vaillante.

Vous qui redoutez la souffrance, vous avez pourtant soif de sacrifice ; autrement vous ne seriez plus des jeunes, des ardents. En tout cas, vous ne ferez rien sans sacrifice ; vous ne vivrez pas vraiment sans vous sacrifier. La raison d'être de la douleur ! mais c'est l'antique révolte du péché contre Dieu. Vous souffrez donc de vos fautes, c'est trop vrai. Mais venez donc vous immoler et souffrir pour tous les coupables, pour vous et les autres, et vous comprendrez et vous aimerez la souffrance.

FR. HERMANN.



LES DOGMES CATHOLIQUES

D'APRÈS LES CATACOMBES

I

L'UNITÉ DE DIEU



L'UNITÉ de Dieu est une vérité prouvée par les inscriptions des Catacombes. Plusieurs de ces inscriptions présentent, en effet, des expressions comme : *in Deo* ; *in unum Deum credit* ; *in nomine Dei*. Au nom de Dieu, et non pas du dieu, ni des dieux : rien de plus explicite que cette formule pour exprimer la négation du polythéisme, et l'affirmation d'un Dieu unique pour tous. Cette croyance en un Dieu unique était bien propre à caractériser le groupe d'hommes qui la professaient, dans un peuple qui comptait des milliers de Jupiters différents. Un grand nombre de cités avaient un Jupiter pour divinité *poliade*, c'est-à-dire pour la cité ; c'était autant de Jupiters qu'il y avait de villes. Il y avait à Rome une Junon ¹ ; à cinq lieues de là, la ville de Veii en avait une autre. Et nous ne parlons pas des myriades de dieux domestiques ; si bien que Bossuet a pu dire que " tout alors était Dieu, excepté Dieu lui-même " ².

¹ Fustel de Coulanges : *La Cité Antique*, VII. *Les dieux de la Cité*.

² M. Gaston Boissier reconnaît que dans la Religion romaine, au II^{ème} siècle, on ne parvient pas à s'entendre sur l'*Unité de Dieu*. (sic.) cf *La Religion Romaine, d'Auguste aux Antonins*, par Gaston Boissier, de l'Académie française, II p. 383.

Si le peuple des fidèles de Jésus-Christ pouvait garder, dans cette idolâtrie générale, sa croyance en un seul Dieu, et l'exprimer simplement, comme on exprime ses pensées habituelles, dans les inscriptions des Catacombes, c'est que l'*Unité de Dieu* avait alors, parmi les chrétiens instruits, de vigoureux défenseurs. Contre ces philosophes païens que l'on appelle les *gnostiques*,¹ et qui imaginaient un dieu méchant, celui de l'Ancien Testament, et un dieu bon, celui du Nouveau, s'étaient levés deux vaillants polémistes : S. Irénée, évêque de Lyon, et Tertullien l'auteur du traité *Adversus Marcionem*, pour réfuter Marcion. Il lui montre qu'il n'y a pas de contradiction entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

II

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Sur la divinité de Jésus-Christ, il y a, parmi les inscriptions des Catacombes, des preuves nombreuses de la foi des premiers chrétiens. Voici une inscription du cimetière de Cyriaque, par exemple, et qui est dédiée à un chrétien ; elle dit qu'il se repose maintenant "*in Christo Deo*, dans le Christ Dieu". D'autres inscriptions en grec, et antérieures à Constantin, disent : "En Dieu, le Christ, en Dieu, le Seigneur-Christ". A Priscille, on voit l'expression grecque "en Dieu", puis un poisson dessiné ; or le mot grec pour désigner un poisson, renferme cinq lettres, et chacune, dans le langage de ces premiers siècles, désignait aussi la lettre initiale d'un des mots de la profession de foi suivante : "Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur".

Chaque fois, donc, que l'on voit un poisson de gravé sur un marbre, dans les Catacombes, il faut entendre toute cette phrase-là.

¹ Parmi les écrits gnostiques, en dehors des textes qui les citaient pour les répéter, il y a de publié, depuis 1850, a) des entretiens de Jésus ressuscité avec ses disciples, et avec Marie Madeleine ; les *Actes de S. Pierre*, écrits au II^e siècle ; les *Actes de S. Jean* ; les *Actes de S. Thomas*. b) Enfin il existe à Berlin un *Evangile de Marie* pas encore publié. Cf. *Eléments de Patrologie*, du Dr Bauschen, traduits par E. Richard, 1906, à Paris, chez Roger, Chernoviz.

Et c'est à cause de la ressemblance que les Chrétiens doivent avoir avec Jésus-Christ, que Tertullien les appelle quelque part : " de petits poissons, *pisciculi* ". La simple figure du poisson servait ainsi aux chrétiens de signe de reconnaissance, sans que les païens pussent y voir autre chose qu'une étrange manie. Que pouvait bien leur représenter à ces païens, une fresque où ils voyaient, sur le dos d'un poisson, une corbeille de pain ? Et pourtant cet ingénieux symbole de l'Eucharistie était fort clair pour les chrétiens.

III

LE SAINT-ESPRIT

L'existence du Saint-Esprit est démontrée par une inscription du cimetière de S. Calixte, que l'on conserve au Musée du Latran. Elle est adressée par des parents à leur fils bien-aimé *Cyriacus* : *vivas in Spiritu Sancto*, lui souhaitent-ils. " Puisses-tu vivre dans l'Esprit-Saint ! " *Dulcissimo filio Kuriaco*. Dans une autre inscription, conservée au musée Kircher ¹, à Rome, on lit : " dans le Saint-Esprit de Dieu ". Le Saint-Esprit est donc Dieu, à l'égal du Père et du Fils. Voilà quelle était la croyance des simples fidèles, sur la troisième personne de la Sainte Trinité. Il est sur le même piédestal, à leurs yeux, que le Père et le Fils, dont il procède à titre d'Amour réciproque et substantiel. Il est, comme le Père et le Fils, la source également inépuisable de la vie divine. Et le souhait d'une mère d'alors ne peut aspirer à un bonheur plus parfait pour son fils *dulcissimo*, si doux, que de le voir participer à la vie de l'Esprit-Saint. Cependant que les controverses allaient leur train, en haut lieu, au sujet de la divinité et de la consubstantialité du Saint-Esprit, dans les familles chrétiennes la foi n'en était pas troublée, et l'on n'avait pas attendu qu'un Saint Athanase vînt, avec ses *Quatres lettres à l'évêque Sérapion*, fermer la bouche aux hérétiques qui niaient la divinité du S. Esprit, pour lui rendre le culte dû à Dieu

¹ Musée fondé par un Jésuite, Athanasius Kircher, né en 1601, et dont l'Etat s'est emparé en 1870. Il contient de nombreuses collections d'antiquités chrétiennes, étrusques et gréco-romaines.

seul, en reconnaissant en Lui les attributs divins. La doctrine primitive de l'Eglise, il faut la prendre dans son reflet sur la conduite des premiers chrétiens, dans son écho qui passe par leurs lèvres ; leurs docteurs n'ont pas eu le loisir d'écrire toutes leurs prédications. Il fallait parcourir la terre pour l'évangéliser ; les hérétiques, les ennemis, eux, se souciaient bien de se mettre en campagne pour parler religion aux pauvres gens, en bravant mille difficultés, mille oppositions ! C'était bien plus facile d'écrire, tranquillement assis, toutes les élucubrations propres à détruire les saintes prédications des apôtres et des évangélistes des premiers siècles ; ceux-ci n'avaient guère le temps d'écrire. Alors pourquoi se récrier : Si ceci ou cela avait été cru, autrefois, ce serait écrit quelque part, *puisque le contraire qui s'appelle hérésie est bien écrit ! — C'est bien écrit, oui, — mais pas révélé !* tandis que l'enseignement de l'Eglise sur le Saint-Esprit, sur le Purgatoire, sur la Grâce, sur la Vision Béatifique, sur la Résurrection des morts, etc, etc, c'est bien révélé, c'est bien prêché, et c'est encore suffisamment écrit.

Dans son *Histoire de la Théologie positive*, M. Joseph Turmel a pu dire, au chapitre quatrième, qui traite de la croyance au Saint-Esprit, d'après les documents des premiers siècles : « La plupart des Pères des trois premiers siècles ne consacrèrent pas une attention spéciale à la théologie du Saint-Esprit, (p. 65)... Athanase, qui a créé la théologie scripturaire du Saint-Esprit, lui a aussi donné à peu près toute sa perfection. » (p. 69 2^{ème} édition). Heureusement que les fidèles des trois premiers siècles n'ont pas eu besoin de lire les théologies pour croire au dogme révélé ! Ce que les fidèles croient, après l'avoir entendu dans un bon catéchisme, comme l'était celui des premiers prédicateurs de l'Evangile, est souvent plus juste et plus sûr que les notions complexes, obscures, qu'ils trouveraient dans les in-folios. Si les premiers chrétiens avaient attendu Saint-Athanase pour croire au Saint-Esprit, ils auraient attendu longtemps, car le grand évêque d'Alexandrie est mort en 373, le 2 mai. Au delà des limites du champ d'exploration sur lequel la *Critique historique* fait régner son autorité, il y a des trésors de croyances déposées par la prédication et convoyées par la Tradition, sur le fleuve des âges, à toutes les âmes fidèles. Fort bien quand la *critique* nous exhume les vieux parchemins où sont consignées nos chères croyan-

ces ; et nous lui en sommes bien obligés, et nous l'encourageons de toutes façons à d'autres fouilles, dans les villes ensevelies et les manuscrits anciens. Mais, s'il fallait mettre au rancart toutes les traditions pieuses dont elle n'a pas encore étayé l'authenticité sur un granit ou un papyrus primitif, ce serait du scrupule scientifique. La vie de l'Eglise ressemble à celle de Jésus-Christ : tout n'en a pas été relaté par écrit.

(à suivre)

ABBÉ ALEX. ARCHAMBAULT.



AU SACRÉ-CŒUR DE BEAUVAIS

SOUVENIRS D'UNE CONVENTINE

(Suite)



Il fut par une belle soirée, à la veille du printemps, que je franchis pour la première fois le seuil du S.-C. de Beauvais. Oh ! cette grande porte cochère, comme elle me parut triste, sévère, sous sa peinture presque noire ! L'impression en fut telle, que, même aujourd'hui, je la crois encore responsable de l'angoisse de cœur qui me saisit à ce moment. Je perdis, en l'apercevant, tout le bel entrain qui m'avait jusqu'alors animée. La petite âme, dominée qu'elle était par le seul désir de s'instruire, voletait bien en avant, mais lui, le cœur, tirait... tirait en arrière, encore tout chaud du nid natal et regrettant déjà sa folle équipée.

Muette, je regardais autour de moi, sans penser, sans voir même... les yeux tout remplis des chères visions du foyer disparu... le cœur plein à se briser des derniers souvenirs, et refermé sur eux comme un vase sur de fins aromates.

Et maintenant, qu'allait-il m'arriver ? Cette lutte qui commençait avec l'inconnu me fit peur, mais le bonnet des religieuses, le même partout, me rassura un peu. Je m'aperçus bientôt que je n'avais fait que changer de pays, et que le S.-C., lui, ne varie jamais dans la réception si cordiale qu'on y fait toujours aux enfants.

L'heure d'entrer au pensionnat arriva. La digne Mère Supérieure me prit par la main, et, dans la sienne, ma main tremblait comme un oiseau qu'on change de cage. En causant toujours, la bonne religieuse me conduisit de corridors en couloirs, puis, ô merveille ! le long d'un grand cloître solitaire. Ce cloître, éclairé seulement au fin bout par une petite veilleuse aux pieds de Ste Angadrême, avait un aspect monastique qui portait à se recueillir. Il n'effrayait pas, il émouvait : et j'eus presque pitié de moi devant cette grande force muette qui paraissait s'en dégager. La lune se montrait un peu, et les hautes fenêtres faisaient, sur le sol dallé, de longues traînées pâles, où les petites pierres noires ressortaient en relief, et changeaient en un minuscule point rouge la flamme qui brûlait en l'honneur de la sainte. La religieuse avançait comme une ombre, et j'aurais voulu, moi aussi, éteindre le bruit de mes pas, ainsi que dans un lieu saint, mais ce fut vainement que je tentai ; et toc, toc, toc, j'allai tout le long du cloître, sans presque rien saisir des paroles de la R. Mère Supérieure, tellement j'étais impressionnée d'un mystérieux je ne sais quoi, qui chantait en moi quelque chose de beau sur un mode encore inconnu.

Lorsque nous arrivâmes à la salle d'étude, les élèves étaient prêtes à monter au dortoir. A notre entrée, elles saluèrent.

“ Mes chères enfants, dit la Mère Supérieure, je vous amène une nouvelle compagne... : une petite Canadienne ” ; et la religieuse riait et me serrait la main dans les deux siennes. “ Et voyez ”, ajouta-t-elle, “ quel joli nom elle a : Rita ! Rita Bernard ! ”

“ Rita ! ” reprirent quelques jeunes filles, “ comme c'est charmant ! Rita ! Rita ! ” et le nom se perdit de bouche en bouche comme un écho. “ Vous serez bien gentilles pour Rita, n'est-ce pas, mes enfants ? ” reprit la Supérieure.

“ Oh ! oui, oui, Mère ”, répondirent les élèves, et pour les remercier, j'essayai de sourire. A ma gauche se tenait la Maîtresse générale. Elle me parut compatissante, et son sourire disait si bien : “ Pauvre petite enfant de si loin, comme tu dois souffrir ce soir ? ” que je me confiai dès lors toute à elle, et sans jamais me reprendre par la suite. Depuis, beaucoup d'êtres bons sont passés dans ma vie, mais pas un seul souvenir n'a prévalu en douceur sur celui

que je garde de cette chère petite religieuse, au fin sourire et aux grands yeux gris, à qui la Supérieure me confia en me quittant.

Et toujours " traînant de l'aile " et tenue par la main, je traversai de nouveau le couvent, mais cette fois par d'autres corridors. Oh ! quel silence régnait partout ! Ici et là, de grands trous d'ombre éclairés seulement par de petites lumières, qui avaient l'air d'avoir sommeil, tellement elles étaient basses. Puis, ce furent de vastes pièces au plafond garni de poutres brunes et aux larges fenêtres cintrées, ensuite de petits palliers avec des escaliers si étroits, si sombres, si mystérieux ! Encore quelques pas, et nous pénétrâmes dans le silence du vaste dortoir : une seule petite lumière à chaque bout, une file d'alcôves aux rideaux blancs baissés, voilà tout ce que je pus distinguer. La religieuse me conduisit à mon lit, et, après quelques mots à voix très basse, elle partit. Des années plus tard, cette même religieuse me dit un jour :

" Rita, vous rappelez-vous ce que vous m'avez dit au dortoir, le soir de votre arrivée ? " — " Non, Madame ".

Et, souriante, un peu moqueuse, elle ajouta :

" Quelle drôle de petite fille vous étiez ! Je m'attendais à vous voir pleurer, et au lieu de cela, voilà que vous me dites, et avec quel sourire : " Madame, je suis si contente d'être arrivée ! " Et la religieuse de rire encore de la surprise qu'elle avait eue. En effet, je me rappelai qu'en prononçant ces paroles, j'avais voulu m'infuser un peu de bravoure.

Mais après le départ de la religieuse, ce furent de grosses larmes. . . . Je pleurais, persuadée que le bonheur était fini avec mon " exil ", et jamais pays ne fut plus regretté ni plus aimé que celui de la jeune conventine qui s'endormait pour la première fois dans un vieux monastère du moyen-âge.

Le lendemain, seule au dortoir, je pris possession de mon nouveau milieu, et avec quelle surprise ! Comme tout était ancien ! Le beau soleil entraît par toutes les fenêtres, et cependant il ne parvenait pas à éclairer les coins pleins d'ombre. Et aussi quelles étranges petites fenêtres ! Elles avaient une tournure ancienne pleine de charme. Je n'en avais jamais vu de pareilles : elles étaient si haut perchées, qu'en regardant dehors je ne voyais que du ciel ; on aurait dit qu'elles donnaient sur l'infini, et, l'une après l'autre,

c'était toujours seulement de l'azur qu'elles découpaient. Des fenêtres gothiques, je passai au plafond. Il était en bois, et de grosses poutres brunes sculptées le traversaient. Elles sortaient, d'un côté, de la gueule d'un animal énorme, pour aller s'engouffrer de la même façon de l'autre bord. Ces grosses têtes avaient un air vorace de vouloir toujours avaler. Tout n'était que boiseries du même ton que les poutres, et les murailles formaient avec chaque petite fenêtre une profonde embrasure, comme une mystérieuse cachette. Ce fut en vain que j'essayai, ce matin-là, de comprendre l'âme de ces vieilles choses, je n'en ressentis qu'oppression. . . . et, comparé à elles, mon beau pays de neige m'apparut comme une perle où se joueraient des rayons et des arcs-en-ciel.

Lorsque j'entrai, à neuf heures, dans la vaste salle d'étude, éclairée de chaque côté par d'immenses fenêtres, les élèves étaient debout, en deux longues files devant les pupitres. La maîtresse générale se tenait à une extrémité de la pièce, et la surveillante à l'autre. Le spectacle était imposant, car la tenue de ces jeunes conventines était parfaite, et ce fut ce qui me frappa d'abord. Les coudes à la taille, les mains réunies dans un gracieux abandon, droites, et toutes uniformément vêtues d'une longue robe noire, avec col et manchettes de toile, elles attendaient le signal du *Veni, sancte*. . . avant l'étude du matin. La cravate de soie blanche et molle mettait à leur physionomie un reflet qui tempérerait la sévérité de l'ensemble.

Au signal de la prière, toutes les petites têtes s'inclinèrent, et j'en profitai pour regarder celles qui étaient vis-à-vis moi. Je bénis encore le ciel qu'elles ne purent lire mes pensées, ces charmantes Françaises, car elles n'auraient pas été flattées de ma première impression.

Je les trouvai vieilles. . . . mais si vieilles, que je me demandai ce qu'elles venaient faire au couvent. A peine étais-je assise, que la Maîtresse générale vint à moi :

“ Rita, dit-elle, demain vous aurez la bonté de relever vos cheveux ; le règlement, ici, défend de les porter sur le cou. Et lorsque vous aurez votre uniforme, vous serez tout à fait une élève du S.-C. de Beauvais ”.

Le lendemain donc, je me mis à l'œuvre de mon premier chignon. Ce que ma chevelure rebelle me donna de mal ! Oh ! la naïveté de ce chignon de toute jeune fille ! Il m'apparaît maintenant comme un petit hérisson roulé en

boule, tellement j'y avais planté d'épingles ! Le jour suivant, une grande élève fut envoyée pour m'aider à reprendre l'opération. La métamorphose fut complète ce matin-là : coiffée en chignon, revêtue de ma longue robe d'uniforme, j'étais devenue aussi vieille que les autres, et je compris alors la cause de ma première impression.

Toutes les maisons du S.-C. sont divisées en deux pensionnats : le petit pour les jeunes élèves qui n'ont pas communiqué, et le grand pour les autres. Ces deux pensionnats ne se réunissent qu'à la chapelle et aux grandes réceptions. Ce matin de mon premier chignon, quelle ne fut pas ma surprise de voir arriver le petit pensionnat, tout " en chignon " lui aussi. Ces petites filles aux minois chiffonnés vous avaient un air, ainsi coiffées ! C'était à n'y pas tenir, il fallait rire !

Enfin la chose sérieuse pour moi arriva : l'entrée en classe. Je fus mise en quatrième, à la condition d'ajouter au programme courant les principales matières apprises pendant les cinq mois précédents, c'est-à-dire, toute l'histoire ancienne et le commencement de l'histoire romaine. Je demandai alors bien naïvement à la Maîtresse des études, dans quelle classe s'apprenait l'histoire du Canada... Elle sourit à peine et ne répondit pas immédiatement : alors je compris, et toute ma fierté nationale se révolta. La bonne religieuse s'en tira très délicatement en reprenant : " En première classe, dans l'histoire moderne, vous apprendrez, mon enfant, comment nous avons eu le malheur de perdre le Canada que nous aimons tant ". Que vouliez-vous qu'elle dit de mieux ? En entrant en quatrième, je fus mise au second cours de récréation ; on n'entre au premier qu'en seconde classe.

Mes nouvelles compagnes étaient charmantes. Elles me disaient, de cette manière délicate, et avec cet accent si prenant qui leur est propre : " Rita ! vous avez le mal " du pays aujourd'hui... ça se voit dans vos yeux... " Allons ! venez courir avec nous. Ah ! mais nous aimons " le Canada, en France !... puis nous vous aimerons " tant... tant... qu'un de ces beaux matins, vous vous " croirez en Canada, tout simplement ! "

Aux paroles, elles ajoutaient les délicates attentions. Ah ! les petites charmeuses ! Je crois qu'il me restera toujours un faible, bien justifié du reste, pour les Françaises. Elles m'ont conquise, et si entièrement qu'elles sont restées

dans mon esprit comme l'idéal de l'amabilité, de l'esprit et du charme féminins.

Pâques s'annonçait. Mes compagnes m'avaient dit que pour la grande fête le jardin se vêtait de fleurs, mais qu'il attendait la nuit de la résurrection pour sourdre dans toute l'éclatante féerie embaumée du printemps.

Les graves cérémonies de la semaine sainte s'étaient succédé dans leur tristesse et leur éclat. Nous avions suivi les offices, et psalmodié "Ténèbres" dans de gros bouquins sévères, et c'est là que me fut révélé la poésie des Livres Saints. J'étais comme Lafontaine après avoir découvert Baruch : j'aurais voulu faire partager mon enthousiasme à l'univers entier. Mon état d'âme "d'exilée" m'avait sans doute préparée à apprécier toute la grandeur de cette belle liturgie.

Et par un beau matin ensoleillé, ce fut Pâques. Le pensionnat avait revêtu l'uniforme blanc, et le vaste jardin aussi, car il semblait y avoir neigé des fleurs. Quel éblouissement ! Quel doux soleil de mai, et quel azur ! Partout, quelle fête aux tendres couleurs ! Au signal de la récréation, les élèves s'élançèrent, dans les larges et longues allées sablées, avec

" Un bruit de vert printemps, de mille mois d'avril ",

pour trouver les œufs de Pâques. De la verdure partout, des parfums fleuris mêlés aux robes blanches courant ... quelques notes graves jetées comme des "memento" par le vêtement des religieuses. ... tel fut ce matin éclatant de résurrection ! Tout ce qui s'épanouit, et tout ce qui embaume semblait s'être réuni pour charmer, pour en faire une fête de tout l'être. Les arbres, même les moins beaux, ceux qui ne fleurissent pas, s'étaient parés de vert tendre, comme pour mettre en relief cet épanouissement de couleurs, et formaient sur les allées des voûtes feuillues et ombreuses, à travers lesquelles le soleil dardait le sol de points d'or.

Les arbres à fruits avaient été cultivés sous toutes les formes. Ici, c'étaient les "candélabres" aux mille branches, étoilées de petites fleurs d'un blanc éclatant comme des lumières. Puis venait "la lyre", chargée de pétales comme des ailes de papillons roses au repos. A l'angle

d'une plate-bande, " le confessionnal " chantait l'*alleluia* sur un ton violet tendre. Quelques-uns s'élançaient et s'ouvraient vers le ciel, ainsi que des bras qui implorent, offrant des touffes fleuries, comme des essaims d'abeilles roses. D'autres s'épanouissaient en éventail, portant de petites fleurs si tendrement délicates qu'elles tremblaient au moindre souffle, pendant qu'au loin, les graves noyers semblaient couverts de neige. Des haies fleuries, faites d'arbres dont les branches avaient été dirigées à ne croître qu'horizontalement, embaumaient partout.

Les espaliers d'abricots piquaient un vieux mur d'une note claire et suave, comme sur une ancienne romance un air nouveau. Et dans les petits sentiers humides qui fleuraient la violette, et où le perce-neige avait déjà élu le printemps, le lierre courait en attendant la pervenche. Toutes les petites fleurs, les humbles, s'étaient rendues afin que rien ne manquât à l'épanouissement de la nature. Retirés dans une allée solitaire et lointaine, seuls les grands lys orgueilleux et froids contemplaient cette fête sans daigner s'ouvrir, droits et immobiles comme des fleurs-sentinelles préposées à la garde de leurs sœurs.

Au milieu des plates-bandes, la gamme ascendante des verts se répétait à l'infini. Enfin, ce n'étaient que taches d'ombre ou de lumière. . . . mieux que l'été, c'était partout le printemps ! Oh ! qui dira jamais le charme de tout ce qui commence, vie à son matin, livre à sa préface, premières illusions du cœur !

Et les jeunes filles en blancs cherchaient, cherchaient jusque dans les arbres les œufs tant désirés, et sous les petits doigts roses, les pétales tombaient. . . . tombaient, comme nos joies sous des mains indifférentes. A chaque nid trouvé, toutes les classes en avaient un, c'étaient des cris de surprise, car, avec le nom de l'élève, l'œuf portait un quatrain fait spécialement pour elle. Ces vers composés par les élèves des hautes classes félicitaient d'une qualité celle à qui ils étaient destinés, ou soulignaient d'une légère ironie un travers bien connu. Quelle délicieuse manière de découvrir les poètes, n'est-ce pas ? Ces quatrains étaient laissés à la seule inspiration des élèves.

Les œufs trouvés, le pensionnat se réunissait à la grotte de Ste Madeleine, pour chanter un poème relatif à la fête

du jour, devant un groupe représentant Madeleine aux pieds du Divin Jardinier. Et le chant commençait ainsi :

“ Il n'était pas jour encore,
“ Madeleine s'en allait . . .

Attentive, j'écoutais, quand ma folle imagination partit et dévala par les chemins, avec Madeleine et son cantique. Loin, loin à l'horizon, je vis un sillon de clarté annonçant le jour, puis la porte d'une humble maison s'ouvrir et Madeleine apparaître . . . ses beaux cheveux d'or roux en désordre, indiquant la douleur . . . Drapée dans de sombres voiles, elle tenait serrée sur son cœur, parfum vivant, l'amphore aux précieux aromates. Elle allait à pas pressés, mais troublés, comme quelqu'un retardé par le poids du corps. Que de chemin elle fit ainsi, car le chant était long, et ce que je lui en fis voir du pays, à Madeleine, par ce beau matin de résurrection ! Arrivée au jardin, Madeleine épuisée de fatigue et d'anxiétés n'y voyait plus rien ; et cependant, quand, au détour d'une allée, elle ne reconnut pas Jésus, je restai persuadée qu'une jeune conventine comme moi aurait fait mieux qu'elle, et je commençais son procès, quand le cantique finit . . . Je crois que mon grand amour pour la peinture naquit avec ce voyage matinal de Madeleine, car si j'étais devenue artiste-peintre, mon premier tableau était trouvé. Hélas ! ma prétendue vocation d'artiste est morte en herbe, mais en revanche, la Résurrection est restée pour moi la fête des fêtes.

(à suivre)

RITA BERNARD.

Montréal, ce 17 Nov. 1908.



CHANSON DE MALADE



*MORT, si ton baiser m'attend,
Ta bouche livide
Me recevra jeune et, pourtant,
De ton calme avide :
C'est parce qu'il a saigné tant
Que mon cœur est vide !*

*Que me sert-il d'avoir cherché,
Constante chimère,
Le bonheur constamment caché
Et la joie amère ?
Nul n'est heureux qu'en toi couché,
Glèbe, ô notre mère !*

*Le tertre va se recouvrir
D'herbe lente et douce ;
Les jours feront en fleurs s'ouvrir
La tige qui pousse :
Et l'insecte pourra courir
A travers la mousse*

*Dieu parle ! . . Et voici le moment,
O mort, de l'entendre !
O mort, endors infiniment
Mon cœur las d'attendre !
O mort ! . . O bonne grand'maman
Très tendre, très tendre*

Abbé Joseph-Marie Melançon.

Montréal, 1908.

COMMENTAIRE FRANÇAIS LITTÉRAL

DE LA SOMME THÉOLOGIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN 1



NOUS croyons rendre service à une partie des lecteurs du "*Rosaire*", et entrer dans les vues de Sa Sainteté Pie X, en signalant à l'attention du public ce nouveau commentaire de la Somme Théologique, publié par le *R. P. Thomas Pègues*. C'est une œuvre unique en son genre et qui, à part son mérite intrinsèque, a celui de venir à son heure et de répondre au besoin d'un grand

nombre d'esprits

Rien n'a mis en plus grande lumière l'absolue pauvreté théologique et philosophique des esprits de notre temps, que le succès des erreurs modernistes parmi les intellectuels de tous les pays, même catholiques. Nous sommes peut-être les seuls à n'avoir pas été atteints sérieusement, soit parce que le labeur écrasant du ministère et des œuvres catholiques dans un pays en formation ne laisse guère de loisir aux études, soit que l'habitude prise depuis bientôt cinquante ans d'aller chercher à Rome même la formation philosophique et théologique d'une élite de notre clergé, ait préservé nos maisons d'éducation de l'infiltration des idées modernes, soit enfin que la foi pratique et le bon sens chrétien de notre pays n'eussent permis aux nouveautés doctrinales d'espérer aucun succès. Ce n'est pas la haute culture intellectuelle, c'est la foi pratique qui est la vraie gardienne du bon sens, dans les classes élevées comme dans le peuple. Au contraire, rien ne perd plus sûrement et plus lamentablement les esprits qu'une culture intellectuelle intensive avec une foi éborgnée et débile.

Avec son coup d'œil supérieur et sa longue expérience des hommes de son temps, Léon XIII avait prévu l'aboutissement fatal de l'intellectualisme moderne. Dès les premiers jours de son pontificat, il entreprit d'assurer aux générations à venir une saine éducation philosophique et théologique, qui fortifierait la foi en sauvant le bon sens. La direction donnée au monde catholique par l'encyclique *Aeterni Patris* devait être le salut de la science et celui de la foi, — si elle eût été suivie plus tôt et par un plus grand nombre d'esprits. On sait ce qu'il advint.

Çà et là, à Rome, ailleurs en pays catholiques, dans quelques rares séminaires et universités, on se mit en mesure de suivre pratiquement la direction donnée par le grand Pape. On remit en honneur la philosophie scolastique, on fonda quelques chaires de Saint Thomas d'Aquin, on envoya des jeunes gens d'élite chercher à Rome ou ailleurs une initiation à la doctrine, et surtout à la méthode, du docteur et du maître de la théologie rationnelle et de la philosophie catholique. On fonda même, en France et ailleurs, des revues pour populariser et répandre, au moins dans les rangs du clergé et dans une élite intellectuelle, la doctrine et la méthode du saint Docteur. Entre toutes, l'excellente *Revue Thomiste* a servi avec un zèle, que vingt années de travail n'ont pas ralenti, et une science qu'on n'a jamais prise en défaut, la grande cause du renouveau de la philosophie et de la théologie traditionnelle.

Pourtant, il faut bien avouer qu'en dehors des écoles des Réguliers, et de quelques rares séminaires et universités, — où l'on parlait très-haut et avec très-grand respect de Saint Thomas d'Aquin, sans l'étudier beaucoup, — la direction si précise et si persévérante du Pape n'avait à peu près rien changé. Vingt ans après l'encyclique *Aeterni Patris*, il le constatait lui-même avec un souverain déplaisir, dans une lettre aux évêques de France : (8 sept. 1899) même parmi les catholiques, et dans un trop grand nombre d'institutions ecclésiastiques, régnaient encore, à la place de la philosophie traditionnelle, “ des doctrines, qui n'ont de philosophie que le nom, et qui ébranlant les bases mêmes “ du savoir humain, conduisent logiquement au scepticisme “ et à l'irréligion ”.

On sait le reste. Moins de dix ans après ce grave avertissement, le successeur de Léon XIII condamnait, sous le nom de *Modernisme*, ce rendez-vous de toutes les hérésies

et de toutes les erreurs philosophiques, où avait conduit en quelques années un grand nombre d'esprits parmi les catholiques, la formation intellectuelle à la moderne.

L'histoire dira plus tard si ce sont surtout les méthodes qui ont conduit aux erreurs, ou si ce sont les erreurs qui ont aveuglé les esprits, et les ont si longtemps entêtés à des méthodes réprouvées par le sens catholique et la direction de l'Eglise. Aujourd'hui, la banqueroute du modernisme donne pratiquement raison à Léon XIII, et confirme ce jugement d'un Pape : que suivre St Thomas d'Aquin, c'est marcher dans le chemin de la vérité, et que s'en éloigner, c'est se donner une chance d'errer. On peut regarder comme vaincue l'opposition systématique à la philosophie et à la théologie traditionnelle, — au moins dans l'Eglise. On n'y trouvera plus guère que des esprits encore assez infatués des méthodes modernes pour ne pas reconnaître l'autorité du Docteur Angélique.

Mais on refait difficilement, à un certain âge surtout, une éducation intellectuelle. Les jeunes générations seront élevées à l'école du Maître, et le comprendront plus facilement. Ceux qui n'ont pas été initiés à sa méthode, qui par ailleurs sont courts de philosophie sérieuse et de théologie, devront-ils renoncer à s'inspirer de ses enseignements ? Comment mettre pratiquement à la portée de tous les bons esprits, même de ceux qui n'ont pas reçu une longue initiation, la doctrine de St Thomas ?

C'est à cela que travaillent depuis quelques années, non-seulement d'excellentes revues philosophiques et théologiques, dans plusieurs langues, mais des cours et des traités de philosophie et théologie, qui s'inspirent de la doctrine du Maître et des commentaires de la Somme théologique surtout.

Nous avons déjà signalé aux lecteurs du "*Rosaire*" un commentaire canadien de la Somme théologique, l'un des premiers et des plus complets qu'a inspirés le renouveau des études scolastiques, et l'un des meilleurs. Si nous sommes bien renseignés, ce commentaire est en grande faveur dans les écoles à Rome, et vient même d'être adopté comme classique dans deux des principaux séminaires d'Espagne. Il mérite ce succès par sa fidélité, sa clarté et sa brièveté. A ceux qui veulent étudier le texte même de St Thomas, sans se perdre dans de longs et savants commentaires, il est une excellente préparation ou introduction.

A ceux qui désespèrent de jamais fréquenter assidûment le Maître lui-même, il donnera sous une formule simple et concise tous les enseignements dogmatiques du S. Docteur.

Plusieurs autres commentaires de la *Somme Théologique* sont en cours de publication dans divers pays, — et se recommandent par des mérites divers. Presque tous, cependant, accusent surtout la préoccupation de donner un cours complet de théologie, calqué sur le plan et le texte même de Saint Thomas, avec des additions, pour compléter sur quelques points particuliers l'enseignement du Saint Docteur. Et comme la plupart, sinon tous, visent à devenir classiques, et l'ont été avant de paraître, — car ils ne sont guère que l'ensemble des leçons données par un professeur de théologie, dans quelque séminaire ou quelque université, — ils supposent dans le lecteur une initiation assez complète à la philosophie, et une certaine familiarité avec la langue latine, au moins avec ce latin qui est resté et restera toujours la langue maternelle de la philosophie et de la théologie. Pour le vulgaire qui n'a pas eu cette double initiation, et ce vulgaire dans certains pays c'est presque tout le monde, ces excellents travaux ne sont guère plus abordables que la *Somme Théologique* elle-même. S'il n'en ont pas toutes les difficultés techniques, ils n'en ont pas non plus la saveur. En tous cas ils ne vulgarisent pas la *Somme Théologique* elle-même, et ne mettent pas suffisamment à la portée de tous les esprits cultivés le texte même de Saint Thomas.

Certes il est bien désirable que, dans toutes les institutions d'enseignement secondaire et supérieur des catholiques, on revienne de cet engouement pour les programmes et les méthodes modernes, qui a fait lamentablement déchoir, avec l'étude des langues classiques, celle de la logique et de la métaphysique, indispensable pour former des esprits robustes et bien équilibrés. Les générations ainsi formées, comme l'ont été nos pères, à l'art de penser par eux-mêmes et de raisonner, et non à celui de bagouler, pourront converser utilement dans leurs langues avec ceux qui ont été et resteront les princes de la pensée. En attendant, que de bons esprits, et parmi les ecclésiastiques et parmi les laïques, pourraient grandir et s'élever dans ce commerce intellectuel qui leur reste interdit !

Est-il possible de vulgariser — je voudrais dire, si le mot n'avait pas un sens odieux, de "séculariser" la *Somme* théologique, — de mettre ce chef-d'œuvre de la pensée humaine,

accessible jusqu'ici à un petit nombre d'esprits formés par une culture spéciale, à la portée de tous les esprits cultivés ?

L'entreprise a été tentée plus d'une fois déjà, et il faut l'avouer, avec un insuccès complet. On s'était contenté jusqu'ici de traduire la *Somme*, et de publier cette traduction plus ou moins fidèle, ou plus ou moins intelligible, seule ou en regard du texte. Le résultat, c'est que personne n'a lu ni la traduction, ni le texte. Et en effet, qui pourrait comprendre ces traductions n'en a nul besoin : pour leur trouver un sens, il faut souvent pouvoir recourir au texte lui-même, qu'elles obscurcissent au lieu de l'éclairer.

Un des vaillants rédacteurs de la *Revue Thomiste*, le Révérend Père Thomas Pègues, de notre Province de Toulouse, familiarisé depuis vingt ans et plus avec l'enseignement du Saint Docteur, n'écoutant que son zèle pour la foi catholique et son amour pour le Maître incomparable qui a fait la joie et la grandeur de sa vie, a cru le moment venu de reprendre cette entreprise. Il a donc commencé la publication d'un "*Commentaire français littéral de la Somme théologique*", qui en est aujourd'hui à son troisième volume.

Si la suite répond à ces débuts, — et le R. P. Pègues a sûrement tout ce qu'il faut pour aller d'un même pas jusqu'au bout de la carrière, — nous aurons bientôt cette belle et grande œuvre de vulgarisation de la *Somme théologique*, que pour ma part, jusqu'à ce nouveau commentaire, j'avais cru à peu près impossible.

Nous recommandons volontiers et avec instance, à ceux de nos lecteurs qui ont faim et soif de la vérité divine, et qui voudraient avec l'Ange de l'Ecole pénétrer aussi loin que le peut l'esprit humain dans l'intelligence des enseignements de la foi, ce *Commentaire littéral de la Somme théologique*. Ils y trouveront le texte entier du Saint Docteur, dans un français uniquement préoccupé de rendre nettement la pensée et l'expression du Maître, des explications courtes et précises, qui leur feront voir la portée et l'enchaînement des articles dans chaque question, des questions dans chaque traité, et des traités dans chacune des grandes parties de la *Somme*.

Le premier et principal mérite de ce commentaire vraiment littéral, c'est qu'il ne se substitue pas au texte du Saint Docteur, et ne fournit aucun prétexte de ne pas le lire, comme un grand nombre d'autres, même des meilleurs. Le deuxième, c'est qu'il se contente d'exposer dans tout son jour la pensée

du Maître telle qu'il l'a donnée, et non ce qu'il aurait dit, ou ce qu'il aurait pu dire.

Ce n'est pas que le R. P. Pègues n'eût pu surcharger son travail de dissertations savantes, au sujet des controverses élevées dans les écoles sur certains textes de la *Somme*, ni de thèses complètes contre les erreurs modernes, qu'on retrouve presque toutes dans les objections que se fait et que réfute Saint Thomas. Personne que nous connaissions ne l'eût fait avec plus de sens, de sobriété et de clarté. Il s'est contenté, chemin faisant, d'écarter du pied tant d'erreurs et de sottises, que l'ignorance théologique et philosophique des trois derniers siècles ont mises en circulation, comme des découvertes merveilleses et des axiomes de la science.

Discuter la doctrine du *Maître*, la prouver et la justifier, il n'y a pas songé. Il la connaît trop parfaitement et sait trop bien qu'elle est elle-même, comme la vérité divine dont elle est la plus parfaite expression humaine, sa propre justification. Pour être prouvée et acceptée de tous les esprits qui ont le sens de la foi, elle n'a besoin que d'être comprise. Et je ne sache pas un maître qui la fasse mieux comprendre que le R. P. Pègues.

Les lecteurs donc qui ont le désir d'approfondir leur connaissance de la vérité catholique, et qu'une initiation spéciale n'a pas préparés à l'intelligence de Saint Thomas d'Aquin, peuvent en toute confiance lire et méditer ce commentaire littéral : il leur donnera plus clairement qu'aucun autre la pensée du Maître sans y substituer jamais la sienne.

Non seulement il les initiera à la pensée et à la méthode du Docteur angélique, et les mettra bientôt en état de l'étudier eux-mêmes dans le texte original, mais ils apprendront de lui à parler, dans une langue claire et intelligible, des vérités les plus abstraites et les moins accessibles à l'esprit humain.

C'est encore un mérite qui n'est pas mince, et qui se fait rare aujourd'hui. Un trop grand nombre d'écrivains de livres et de revues, sous prétexte de science et de profondeur, écrivent dans un français saturé de termes nouveaux et de galimatias scientifique, qui le rendent au commun des lecteurs à peu près aussi intelligible que le cris ou le mandchou. Le R. P. Pègues n'a pas cru que, pour se donner un plus grand air de profondeur, il dut parler une langue inintelligible aux lecteurs qui n'ont pas désappris le français. Il écrit manifestement pour être compris, — et souvent pour être goûté, des

lecteurs qui veulent que la philosophie et la théologie parlent un français grave, simple, fort et clair.

Après cela, je ne puis promettre aux esprits superficiels ou paresseux que cette robuste lecture ne leur demandera aucun travail, ni aucun effort, surtout s'ils n'ont déjà aucun entraînement philosophique et théologique. La lecture de Saint Thomas est toujours une étude et une méditation : c'est une ascension, mais dont l'effort et le labeur sont vite oubliés, quand on respire l'air sain des hauteurs, et qu'on voit toutes choses dans la lumière pure des sommets. A tous les esprits sérieux qui l'entreprendront, — à ceux surtout qui la feront habituellement et d'une façon continue, — elle apportera des joies incomparables, et leur donnera par surcroît une force et une élévation qu'ils n'acquerraient pas par des années d'autres études avec d'autres maîtres.

Puisse ce nouvel ouvrage être conduit à bonne fin ! Puisse-t-il surtout populariser les enseignements de Saint Thomas, et ouvrir à un grand nombre d'esprits la *Somme Théologique* du Saint Docteur. Ce retour, si ardemment désiré par Léon XIII et par son successeur, serait le gage d'un renouveau de la foi et du bon sens dans la société chrétienne.

FR. TH. DOM. C. GONTHIER,

des Fr. Prêch.



CHRONIQUE

LE FR. RAYMOND DE LEWENSTEIN

L'an dernier, nous annoncions que le prince Charles de Lœwenstein, électeur palatin, dont le nom s'est trouvé mêlé depuis près d'un demi-siècle à la défense de tous les intérêts religieux en Allemagne, demandait et recevait l'habit des Frères Prêcheurs à l'âge de 73 ans, au couvent de Venloo, et s'appelait désormais le Frère Raymond.

Le mardi 4 août 1908, en la fête de saint Dominique, au jour anniversaire de sa vêtue, le novice prononçait ses vœux, non pas seulement perpétuels, comme c'est l'usage après la première année de noviciat, mais solennels. A cause de son grand âge, le Pape Pie X avait dispensé le Frère Raymond des trois ans d'interstice qui doivent séparer régulièrement les vœux simples des vœux solennels.

Dès neuf heures, bien que la cérémonie dût commencer à dix heures seulement, la belle église des Dominicains de Venloo était pleine. Selon l'usage en ce jour, la grand'messe fut chantée par un R. Père Franciscain, assisté de plusieurs de ses confrères, en présence de l'Abbé de Maria Laach en habits pontificaux.

Ce fut après cette messe que le Frère Raymond fit sa profession entre les mains du R. P. Provincial de la Province d'Allemagne, et renonça à tous les biens d'ici-bas par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Immédiatement après se déroula dans le cloître, selon la liturgie dominicaine de ce jour de fête, une procession solennelle en l'honneur du saint Fondateur de l'Ordre. Le Souverain Pontife avait, pour cette circonstance, levé la clôture, et les dames de la parenté du nouveau profès purent pénétrer dans l'intérieur du couvent. Non-seulement elles assistèrent à la procession, mais elles furent aussi admises à visiter la cellule où, depuis un an, le Frère Raymond a passé son noviciat.

Parmi les assistants on remarquait l'archiduchesse Marie-Thérèse ; l'archiduchesse Marie Annunciata ; la princesse Louise Isenburg ; le comte Dom Miguel de Bragançe et sa femme ; Dom Miguel, prince de Bragançe ; la com-

resse Antonia de Parme et ses quatre fils ; Aldegonde, comtesse Bardy, née princesse de Bragance ; le prince Jean de Lœwenstein ; le comte Aloïs de Lœwenstein et sa femme ; le prince et la princesse Schwarzenberg ; le comte Adalbert-Schonborn ; le baron Schierstadt ; le comte Kersbrock ; Eckart, directeur des Domaines, etc.

Au repas qui suivit la cérémonie, le nouveau profès prononça une touchante allocution, dont nous détachons le passage suivant :

“ Je commence aujourd’hui une nouvelle époque de ma vie si pleine de grâces divines. . . . Aujourd’hui, je contracte une nouvelle alliance, mais dans un sens plus élevé encore. J’ai quitté ma famille, ma situation, mon nom, pour entrer dans une nouvelle famille. Jamais je n’aurais fait ce pas, si cet exode m’eût imposé un abandon et un oubli intérieurs. Non, jamais l’amour pour mes enfants, mes gendres et belles-filles, pour ceux de ma sœur, que j’aime comme les miens propres, ne se refroidira ; j’aurai toujours à cœur leur salut et leur bien-être. Et mes petits-enfants, les pourrais-je oublier ? Mon amour n’est pas fondé seulement sur les liens du sang, mais aussi sur ces liens des sentiments religieux, qui nous unissent, et sur le quatrième commandement qu’ils ont toujours si scrupuleusement observé. Il n’y a pas de plus grande grâce divine terrestre que celle d’avoir de bons enfants ”.

A raison de son âge et en vertu d’une dispense pontificale, le Frère Raymond de Lœwenstein sera ordonné prêtre cette année, à Cologne.

TONKIN ORIENTAL

Le R. P. Cothonay, curé de Haïphong, (Tonkin) écrivait récemment au Directeur des Missions catholiques :

“ A sept ou huit kilomètres de Haïphong, un district de nouveaux chrétiens n’avait, depuis des années, qu’une église temporaire misérable ; le missionnaire de l’endroit, le vaillant Père Fraisse, dominicain, vient de le doter d’une gracieuse église, au prix de quels sacrifices et de quelles industries ! lui seul pourrait le dire.

“ L’inauguration eut lieu le 10 mai passé. Voici en quels termes le Père Fraisse la raconte :

“ Notre fête de Cui-Viên a été parfaitement réussie. Dès le samedi la foule des Annamites a été considérable ;

“ les illuminations, la procession, le feu d'artifice avaient attiré des milliers d'Annamites. Le prêtre indigène qui a prêché en plein air après la procession a dit qu'il y avait, pensait-il, au moins 10,000 personnes.

“ Le dimanche matin, l'église était comble. A 8 heures, tous les Européens invités arrivèrent, le Résident de France en tête. La messe a été chantée par les Frères, accompagnés par le Père Larmurier. A 11 h. $\frac{1}{2}$, banquet de 40 couverts. J'y suis allé de mon toast que j'ai fait surtout patriotique et qui a été vivement applaudi. Le Résident m'a répondu très aimablement et a formé le vœu de me voir rester le plus longtemps possible à Cuu-Viên. Monseigneur a laissé entendre que la chose était décidée ”,

“ Le Père Fraisse a de quoi déployer son zèle dans ce district, où tout est à faire. Cinq ou six de ses villages demandent aussi chacun son église ; ils ont fait, disent-ils, quelques économies pour commencer ; mais combien insuffisantes !

“ L'érection de cette église de Cuu-Viên a déjà déterminé la conversion de bon nombre de païens et beaucoup d'autres demandent à étudier la Religion.

“ Pendant le mois de mai, les enfants de la paroisse annamite de Haïphong, sous la conduite de leur zélé pasteur le Père Diez, ont fait le mois de Marie d'une manière très édifiante et qui a beaucoup attiré l'attention des Français. Tous les jours du mois, vers 4 heures du soir, on voyait arriver ces enfants vêtus de beaux habits verts, rouges, bleus, etc., de jolies médailles pendant par un ruban sur la poitrine et tenant un bouquet de fleurs à la main.

“ Ils se formaient en procession avant d'entrer à l'église et, arrivés là, se mettaient sur deux rangs dans la grande allée du milieu. Après s'être prosternés un moment pour adorer le Saint-Sacrement, ils se relevaient et commençaient leurs prières, chantées devant le petit autel de la Vierge érigé près la table de communion. Pendant une demi-heure au moins, ils ne se lassaient pas en chantant sur le ton le plus gai, leurs belles prières à la Vierge Marie, tantôt debout, tantôt inclinés, tantôt à genoux, et lui présentant de la façon la plus gracieuse les bouquets de fleurs qu'ils tenaient en main. Les petites filles rythmaient leurs chants avec leur éventail de cérémonie. A la fin, une rosière réunissait toutes les fleurs et en jonchait l'autel de Marie. La bénédiction du T. S. Sacrement clôturait la séance pieuse ”.

PRÉDICATIONS

QUÉBEC, Basilique, dimanche de l'Avent.....	R. P. MIVILLE.
Triduum, Sœurs de la Charité.....	R. P. COUET.
Triduum, Sœurs Dominicaines.....	R. P. GAUVREAU.
Réunion du T. O., le 13.....	R. P. GAUVREAU.
N.-D. de la Garde.....	T. R. P. COTÉ.
MASTAI, Triduum, Sœurs de la Charité.....	R. P. GAUVREAU.
ST GILLES, Mission.....	R. P. GAUVREAU.
STE JULIE DE SOMERSET.....	R. P. COUET.
Noël.....	R. P. DUPRAS.
STE CATHERINE DE PORFNEUF, fête patronale.....	R. P. ROY.
ST ADRIEN D'IRLANDE, bénédiction de cimetière...	R. P. MIVILLE.
VILLEROY, du 6 au 8, triduum.....	R. P. ROY.
ST FLAVIEN, du 6 au 8, triduum.....	R. P. ROY.
ST RAYMOND, Noël.....	R. P. DUPRAS.
ST HYACINTHE, Notre-Dame, du 6 au 8, triduum...	R. P. DUPRAS.
le 8, Immaculée Conception.....	R. P. ROULEAU.
Retraite conventuelle.....	R. P. ROULEAU.
Réunion du T. O., le 10.....	R. P. ROULEAU.
Noël.....	T. R. P. COTÉ.
MONTREAL, Notre-Dame, dimanches de l'Avent...	R. P. THIBAUT.
Retraite, du 17 au 25.....	R. P. LAMARCHE.
St Vincent de Paul, du 22 au 25, triduum.....	R. P. LAMARCHE.
St Jean-Baptiste, retraite, du 1 au 8.....	R. P. BROUSSEAU.
BELCEIL, triduum, du 5 au 8.....	R. P. BROUSSEAU.
ST EPHREM D'UPTON, triduum, du 6 au 8.....	R. P. THÉRIAULT.
ST NAZAIRE D'ACTON, Noël.....	R. P. TURCOTTE.
ST AIMÉ, couvent de La Présentation 21.....	R. P. ARCHAMBAULT.
YAMASKA, Confrérie du S. Nom de Dieu.....	R. P. DOYON.
OTTAWA, St Jean-Baptiste, le 8.....	R. P. DOYON.
Noël.....	T. R. P. BÉLIVEAU.
Réunion du T. O. frat. franç.....	R. P. M. COTÉ.
Frat. angl.....	T. R. P. LANGLAIS.
Panég. Bsc Zadislave.....	T. R. P. GILL.
HULL, T. S. Rédempteur, triduum, du 5 au 8.....	T. R. P. LANGLAIS.
LAC STE-MARIE, Noël.....	R. P. M. MARON.
STE-ROSE DE LIMA, Noël.....	R. P. M. MARION.
WEST CHAZY, N. Y., triduum, du 22 au 25.....	R. P. LAUZON.
WILLSBORO, N. Y., retraite.....	T. R. P. GILL.
BINGHAMPTON, N. Y., retraite du 20 au 27.....	T. R. P. GILL.
	T. R. P. COTÉ.

TABLE DES MATIÈRES

Vol. XIV. --- 1908.

JANVIER

Gravures (<i>hors texte</i>) : La Sainte Famille.....	(E. Azambre)	
	La Présentation	(<i>fra</i> Bartolommeo)
Le Zèle.....	<i>fr.</i> M. Dominique	3
Glose (<i>poésie</i>).....	H. Marienlob	8
Le Prêtre et les Jeunes Gens.....	<i>fr.</i> A. Vuillermet	9
Les Catacombes au moyen-âge et après.....	Abbé Alexandre Archambault	15
Variétés : La Bse Zdislava de Beikarès.....		20
	La Fuite en Égypte.....	Emile Gebhart
		24
Chronique.....		28
Nécrologie : Le T. R. P. Bourgeois.....		31
Prédications.....		32

FÉVRIER

Gravure : T. R. P. Bourgeois.....		
Le T. R. P. Bourgeois.....		33
Le Prêtre et les Jeunes Gens (<i>suite</i>).....	<i>fr.</i> A. Vuillermet	38
Les Catacombes (<i>suite</i>).....	Abbé Alexandre Archambault	46
“ L'Action Sociale ”.....		51
Chronique.....		55
Notices Bibliographiques.....		60

MARS

Gravures (<i>hors texte</i>) : S. Thomas d'Aquin.....		
	L'Annonciation	(E. Azambre)
S. Thomas d'Aquin.....	<i>fr.</i> Th. Dom. C. Gonthier	65
Hymnes de la fête de N.-D. de Lourdes.....	Abbé L.-L. Dupré	72
Les étudiants au temps de S. Thomas d'Aquin.....	***	76
Chronique.....		84
Notices Bibliographiques.....		92
Prédications.....		95

AVRIL

Gravure : Adieux de Ste Catherine et du Bx. Raymond de Capoue..	98
Adieux de Ste Catherine de Sienna et du Bx. Raymond de Capoue * * *	98
Sagesse et pureté.....	100
Glose, (<i>poésie</i>).....	<i>Abbé Emile Chartier</i>
Figures dominicaines : Bienheureux Jourdain de Saxe.....	<i>H. Marienlob</i> 111
Variétés : la revision de la Vulgate.....	* * * 112
Pie X servant de messe.....	120
Prédications.....	<i>Mgr. Radini-Tedeschi</i> 124
	128

MAI

Gravures (<i>hors texte</i>) : La Madone	
St Jean Baptiste.....	<i>(Andrea del Sarto)</i>
<i>Ave Gratia Plena</i>	<i>fra Bernardo</i> 129
La Reine des Saisons.....	<i>abbé L.-L. Dupré</i> 134
Figure dominicaine : Le Bx. Humbert de Romans.....	* * * 136
Les Catacombes.....	<i>Abbé Alex. Archambault</i> 142
Pie X et " La Nouvelle-France ".....	147
Un livre indispensable.....	152
Chronique.....	156
Prédications.....	160

JUIN

Lettre épiscopale sur le Rosaire.....	161
<i>Lauda, Sion</i>	<i>abbé L. L. Dupré</i> 171
Saint Jean Baptiste, Patron des Canadiens-Français.....	<i>fr. M.-R. Rouleau</i> 174
Les Fêtes de Mgr. de Laval à Québec.....	<i>fr. Th. Dom. C. Gonthier</i> 183
Chronique.....	189
Prédications.....	192

JUILLET

Gravures : Le Bx Réginald d'Orléans	199
Vision du Bx Réginald.....	203
Les continuateurs de Mgr de Laval	<i>fr. M. Marion</i> 193
Figures dominicaines : Le Bx. Réginald d'Orléans.....	* * * 199
Variété : Lettre du Tonkin.....	<i>fr. Cothonay</i> 210
Chronique.....	216
Notice Bibliographique.....	222
Prédications.....	224

AOÛT

Gravures (<i>hors texte</i>) : S. Hyacinthe.....	<i>(Cremonini)</i>
Assomption.....	
<i>Lux de Caligine, (poésie)</i>	<i>H. Marienlob</i> 225
Quel Catholicisme doit être le nôtre?.....	<i>fr. Dom. C. Gonthier</i> 228
Variété : Lettre du Tonkin, (<i>suite</i>).....	<i>fr. Cothonay</i> 243
Chronique.....	249
Notices Bibliographiques.....	253
Prédications.....	256

SEPTEMBRE

La Congrégation de Saint Dominique dans l'Amérique du Nord.....	257
Concession importante.....	260
Pie X.....	261
Psychologie Éducationnelle.....	<i>fr. D. G. Abbé Emile Chartier</i> 265
Figures dominicaines : Saint Hyacinthe et ses Compagnons.....	*** 270
Écoles Paroissiales aux États-Unis.....	<i>fr. F. D.</i> 277
Variété : Un évêque.....	<i>Henry Boideaux</i> 281
Chronique.....	285
Prédications.....	288

OCTOBRE

Gravure (<i>hors texte</i>) : Mystères du S. Rosaire.....	
Vision de Ste-Thérèse.....	
Marie médiatrice des hommes.....	<i>R. P. Bourgeois</i> 289
Parole de Dieu, (<i>poésie</i>).....	<i>H. Marienlob</i> 295
La Prière Intérieure.....	<i>Newman</i> 296
La Messe Privilégiée du Rosaire.....	<i>fr. R. M. Rouleau</i> 302
Figures dominicaines : S. Hyacinthe (<i>suite</i>).....	*** 305
Variété : Légende Arabe.....	<i>René Bazin</i> 313
Mon chapelet.....	<i>François Vauadelnay</i> 314
Chronique.....	318
Prédications.....	320

NOVEMBRE

La vie de l'éternité.....	*** 321
Au Sacré-Cœur de Beauvais.....	<i>Rita Bernard</i> 327
Quand je mourrai.....	<i>fr. Hermann</i> 334
Variété : Le Contrebandier du Paradis (<i>poésie</i>).....	<i>René Bazin</i> 336
Chronique.....	344
Nécrologie : Le R. P. Fabre.....	349
Prédications.....	352

DÉCEMBRE

Aux Jeunes.....	<i>fr. Hermann</i> 353
Les Dogmes Catholiques d'après les Catacombes.....	<i>Abbé Alex. Archambault</i> 357
Au Sacré-Cœur de Beauvais (<i>suite</i>).....	<i>Rita Bernard</i> 362
Chanson de Malade (<i>poésie</i>).....	<i>Abbé Joseph-Marie Melançon</i> 370
Nouveau Commentaire de la Somme Théologique.....	<i>fr. Th. Dom. C. Gonthier.</i> 371
Chronique.....	378
Prédications.....	381
Table des Matières.....	382